

importante de blé par la Chine et l'Union soviétique. Mais bien que le besoin d'importations substantielles est et continuera d'être puissant chez les pays sous-développés et chez ceux qui manquent de matières premières, la demande de produits importés diminue dans les pays développés ou industrialisés. Dans ces pays, la pression publique réclame des exportations. De temps à autre, on entend le slogan « Exporter ou mourir, » comme s'il était le summum de la sagesse. Ce slogan contient cependant ce qui se cache dans l'expression « commerce international ».

Nos ancêtres auraient été étonnés d'entendre ce slogan dans l'ère pré-industrielle. Si quelqu'un avait dit: Nous devons importer ou mourir, ils auraient compris immédiatement. Mais qui, auraient-ils demandé, a déjà entendu parler de peuples qui vont mourir parce qu'ils ne peuvent plus exporter leurs produits à l'étranger?

Il serait intéressant et instructif de retracer l'histoire du commerce mondial et de suivre son évolution à partir des jours où il consistait en de simples échanges de produits contre d'autres produits jusqu'au rôle complexe et de première importance qu'il joue dans la vie de l'économie des pays industrialisés. Même au début de la révolution industrielle, le problème majeur était de trouver des consommateurs ayant l'argent nécessaire pour acheter les produits qui augmentaient en nombre. La Grande-Bretagne a réglé ce problème en prêtant à ses clients d'outre-mer l'argent nécessaire afin de payer ce qu'ils achetaient. Il s'agissait là d'une « pré-version » du plan Marshall. Mais dans ce cas, tôt ou tard, l'acheteur devait payer, et il le faisait sous la forme de matières premières dont on avait besoin en Grande-Bretagne.

Avec l'amplitude de la révolution industrielle, la recherche des marchés se développa et, comme d'autres pays suivirent l'exemple de la Grande-Bretagne en finançant leurs clients, les dettes internationales que nous connaissons firent leur apparition. La manifestation pratiquement récente de la puissance de l'argent a eu une influence incalculable, souvent pernicieuse, sur les affaires mondiales. Cette manifestation a également réussi à cacher le but véritable et simple du commerce international et à semer la confusion dans le public à ce sujet.

L'énigme de la présente situation se trouve dans le fait que les pays développés peuvent aujourd'hui, même sans l'aide de l'automatisation, produire beaucoup plus qu'ils ne peuvent consommer. Ce déséquilibre est aggravé par le fait qu'au cours du processus de la production, il n'y a jamais assez de pouvoir d'achat distribué pour acheter le total des produits offerts. Il faut donc trouver des marchés pour ces excédents. C'est ce qui engendre cette poussée pour augmenter les exportations.

Présentement, le Canada assure de l'aide aux pays sous-développés. Tout en aidant les pays défavorisés, nous trouvons le moyen d'exporter le chômage, de faire fonctionner nos industries et de faire travailler nos ouvriers, alors que nous exportons une production qui nous a coûté cher, mais que nous ne consommons pas.

Nous trouvons le moyen d'aider aux pays en voie de développement en leur fournissant, par exemple, des techniciens dont nous avons défrayé le coût de la formation. Nous leur fournissons également de l'outillage et des machines afin de les aider à se développer davantage. Voilà une autre façon de tenir nos ouvriers occupés. Durant la dernière guerre mondiale, par exemple, le Canada a produit énormément de munitions, de maté-

riaux de destruction que nous avons exportés gratuitement sur la tête de nos ennemis, et nous en avons exporté également à nos amis pour les aider à combattre le nazisme. Nous avons produit et exporté des denrées alimentaires, principalement à l'Angleterre, qui n'était pas, à ce moment-là, en mesure de nous payer, et nous lui avons consenti des crédits de quelques milliards de dollars pour lui permettre d'acheter chez nous des denrées alimentaires lui permettant d'accomplir son effort de guerre.

Mais lorsqu'est venu le temps, pour l'Angleterre, de rembourser les crédits qu'elle avait obtenus du Canada, il était évident, monsieur l'Orateur, que le Canada ne pouvait pas accepter, après la guerre, ces paiements de l'Angleterre, parce qu'elle aurait voulu nous rembourser avec des produits anglais, ce qui a entraîné énormément de chômage au Canada.

On faisait travailler les Anglais, alors que chez nous, c'était le chômage. Le Canada ne pouvait évidemment pas accepter cette façon de remboursement, et c'est pourquoi, probablement, le gouvernement a permis à l'Angleterre de ne pas rembourser sa dette de guerre.

Le commerce international, encore, n'a plus pour objet d'échanger les excédents pour les produits dont nous manquons, mais plutôt de maintenir la production en marche et l'embauchage à son sommet. Lord Keynes a exprimé cet état de choses d'une façon succincte lorsqu'il a dit que l'objet du commerce international était d'exporter le chômage.

Mais l'on soutient encore que le commerce international est le même qu'il était, c'est-à-dire l'exportation des excédents en retour de produits recherchés. Pendant que le gouvernement veut faire adopter une loi pour permettre d'exporter davantage, un bill émanant du Sénat vise à faire ratifier un accord signé par le premier ministre (M. Trudeau), lors de sa dernière visite en Nouvelle-Zélande, pour nous permettre d'importer davantage de ce pays.

• (4.00 p.m.)

Pendant qu'on cherche à trouver une loi permettant d'exporter davantage vers des pays étrangers, on en adoptera une autre visant à permettre de nouvelles relations avec la Nouvelle-Zélande. C'est pourquoi on dit encore que le commerce international est une voie à deux sens. C'est bien, si nous voulons que plus de produits se déplacent dans un sens plutôt que dans l'autre. Nos ventes de blé à la Chine et à l'Union soviétique ont été, selon les termes de l'honorable secrétaire d'État aux Affaires extérieures (M. Sharp) « une magnifique transaction ».

Mais avons-nous été angoissés lorsque ces pays n'ont pas insisté pour nous payer avec leurs propres produits? Au contraire, ce fait a rendu la transaction vraiment magnifique, au dire du ministre, et nous avons soupiré d'aise. Pour les tonnes d'or qu'ils ont expédiées vers le Canada, les Russes ont obtenu notre blé qu'ils ont consommé, tandis que l'or que nous avons reçu a pris, sans aucun doute, le chemin de Fort Knox.

Tous les pays veulent bien commercer dans les deux sens, mais pas trop. Ils recherchent également une balance favorable du commerce, ce qui veut dire un volume d'exportations supérieur à celui des importations. Pour atteindre et conserver cette position, il est nécessaire de vendre à crédit, de créer des dettes aux étran-